

Avant-propos

Il y a quelques décennies, certains ont mis sous le feu de l'actualité les questions écologiques. À l'époque, beaucoup ont ri... Aujourd'hui, plus personne ne rit ! Et on évoque même à présent une possible catastrophe écologique. Ceux qui parlent d'un autre monde, de justice sociale et même d'économie ne peuvent que se laisser interpellé par cette question d'un monde durable et vivable pour tous.

Le Cefoc ne pouvait donc lui aussi qu'être interpellé. Dès 2006 et 2007, la remise en question de l'économie et la réflexion sur une « nouvelle existence économique » étaient à l'ordre du jour de week-ends de formation. En juin 2009, la réflexion se poursuivait avec un groupe de participants, éclairé par les recherches de Christian Arnsperger, économiste et professeur à l'Université Catholique de Louvain (UCL).

L'analyse qui suit prolonge ces réflexions en précisant ce que recouvre exactement la notion de développement durable et en décrivant ce que pourrait être aujourd'hui, au-delà de pseudo-solutions qui ne remettraient pas en cause notre système de production, un militantisme en matière écologique.¹

Introduction

Tout le monde, ou à peu près, parle et défend l'idée de développement durable. Cela entraîne beaucoup d'imprécision dans l'emploi de cette notion. Aussi, il est utile de s'interroger : que veut dire « développement » ? Que signifie « durable » ? Que voulons-nous dire quand nous parlons de « développement durable » (DD) ?

Une confusion

Tout le monde aujourd'hui est pour le DD. Pour avoir des budgets de recherches, de l'audience dans les médias, il « faut » parler de DD. Que l'on soit de gauche, de droite, que l'on soit pour le capitalisme ou pour une critique radicale... L'inconvénient de cet usage intensif est que le concept perd beaucoup en précision et gagne en compromission avec les idées de croissance et de productivité. Il convient donc dès le départ de faire un effort de clarification.

Développement

Le concept de « développement » est déjà ancien : l'intention qui le sous-tend remonte aux penseurs économiques du XVII^e siècle. Se développer c'est se désenvelopper, c'est le contraire du repli sur soi. Il s'agit d'une dynamique d'enrichissement mutuel entre le milieu qui offre des ressources et l'entité qui les assimile et rend en retour à ce milieu (pensons à un enfant qui se développe dans sa famille).

Mais ce développement a souvent été assimilé à l'idée de croissance productiviste et matérialiste. Ce paradigme productiviste promeut le quantitatif (plus de biens, plus de richesses) mais fait l'impasse sur les aspects relationnels, culturels, « spirituels » de l'existence. Aussi, le risque était grand, et il s'est concrétisé, que les ressources naturelles soient détruites, épuisées et que les « ressources humaines » soient gaspillées et

1 Le texte a été rédigé avec l'aide des notes personnelles de Christian Arnsperger.

surexploitées. Le sens même de la vie humaine est maintenant censé être lié à l'accumulation et l'on perd ainsi sa vie à la gagner.

Le choix qui est fait ici est d'envisager le développement plutôt comme développement plénier et harmonieux de tous les éléments de la vie. Comme incluant notre capacité à prendre ce que le milieu nous offre, avec modération, et notre capacité à lui rendre en retour : prendre et donner. C'est d'ailleurs la contradiction fondamentale de notre modèle de développement qui a poussé économistes, sociologues et autres à insister dès 1970 sur un développement qui soit durable.

Durable

Parler de DD semble un pléonasme : depuis la nuit des temps, tout être vivant cherche à croître... et croître, c'est durer. Ou en tout cas vouloir durer. Pourtant, biologiquement, ce vouloir est mis en échec : tout ce qui naît sous le ciel est destiné à mourir. De ce point de vue, tout ce qui me reste à faire, c'est de survivre le plus longtemps possible pour mon propre intérêt et donc aux dépens des autres. Ce qui représente un développement relativement peu durable.

Peut-on, malgré la mort inévitable, récupérer la durabilité au niveau collectif ? Vouloir que l'espèce dure à travers l'illimitée succession des générations ? Mais la mathématique est impitoyable : si l'humanité doit durer infiniment, il faudra envisager de réduire de manière drastique l'empreinte écologique au point de presque cesser d'exister ! D'ailleurs, notre univers physique n'étant pas éternel, le genre humain s'éteindra de toute façon. Donc, même au niveau collectif, l'idée de durabilité est difficile à cerner.

On semble ainsi osciller entre deux solutions fatales. Un quasi-suicide immédiat en réduisant son empreinte écologique à presque zéro pour assurer à chaque être, dans toutes les générations à venir, aussi nombreuses soient-elles, de pouvoir développer son potentiel vital. Ou l'indifférence absolue de celui qui demande que le plus grand nombre possible d'êtres puissent développer autant que possible leur potentiel vital. Attitude tellement empreinte de précautions que le risque est grand que rien ne change fondamentalement et que notre empreinte écologique ne soit guère réduite...

Les pseudo-solutions

Si le souci pour toutes les générations à venir mène à une impasse, ne pourrions-nous pas concevoir autrement notre souci pour les générations ? Il faudrait alors faire fond sur une authenticité inspiratrice qui s'écarterait de la peur auto-centrée et de l'illusion que la science, la richesse – et donc l'inégalité – pourraient nous « sauver », nous et les nôtres.

Authenticité inspiratrice

Un développement authentique fait intervenir notre capacité à nous remplir mais aussi à nous vider, notre capacité à prendre mais aussi à donner. Tout le contraire d'une superficialité si courante qui nous fait croire que l'être de l'homme consiste à posséder le plus possible.

Cette authenticité nous invite aussi à nous écarter de la volonté de tout savoir, de tout prévoir. C'est l'écueil d'un souci des générations futures vues comme des entités à comptabiliser dans une logique qui s'apparente au paradigme productiviste. Il s'agirait d'accepter une saine ignorance de l'avenir et une focalisation « spirituelle » sur les conditions présentes. Il s'agirait de nous laisser inspirer par cette idée de développement authentique au point d'inspirer les plus jeunes qui auront alors à leur tour à inspirer la génération qui les suivra. Et cette inspiration leur permettra d'inventer leurs solutions... qui seront certainement autres que celles que nous aurions envisagées.

Religieux et dogmatisme ?

Ces mots d'*inspiration* et d'*authenticité* sont problématiques de nos jours parce qu'ils semblent ressortir au domaine religieux et même dogmatique... mais ils sont incontournables. Sans authenticité inspiratrice, nous allons nous laisser guider par la peur. Sans confiance en la valeur de notre choix, de notre lutte pour « autre chose », avec ses coordonnées individuelles et politiques (sans savoir si nous allons réussir), nous allons nous laisser guider par la peur. Et celle-ci nous mènera naturellement à de fausses solutions qui ne feront qu'aggraver les problèmes.

Première pseudo-solution : La peur

Quel danger y a-t-il à être mobilisé par la peur, la peur pour soi, ses enfants et petits-enfants, bref, la peur auto-centrée ? En soi, rien. Le philosophe Jean-Pierre Dupuy appelle « catastrophisme éclairé » une attitude qui consiste à croire que nous sommes devant la catastrophe annoncée et obligés dès lors d'essayer de modifier le cours des choses. La peur d'un avenir indéterminé mais inévitable est très salutaire.

Ce qui est problématique c'est la question de savoir *pour quoi* on a peur. Peur de perdre quoi ? Ma vie ? Celle de mes proches ? Alors, dans ce cas, d'un côté je tiens à la vie, je veux durer. De l'autre côté je cherche à reporter sur les autres le poids de mon sauvetage : que d'autres fassent les efforts nécessaires pour que je puisse durer !

Deuxième pseudo-solution : Être riche

Être riche dans une société très inégalitaire et pouvoir faire appel à la puissance de mon portefeuille pour me procurer les protections contre la catastrophe qui vient est une façon de répondre à la peur auto-centrée. Ce sera là, à l'avenir, de l'*apartheid écologique*. Car j'habiterai des régions protégées et favorisées, et je m'en satisferai très aisément. Cependant, la pollution et les conséquences des injustices sociales ne peuvent être parfaitement cloisonnées et, tôt ou tard, je devrai moi aussi réduire mon impact sur l'environnement. Mais si, même moi qui suis riche, je suis obligé de changer, alors je vais m'arranger pour que tous soient également *obligés* d'en faire autant !

Troisième pseudo-solution : La dictature verte

Cette option de la dictature verte possède deux versions : l'allemande et la française. Dans la version allemande, je serai d'autant plus exigeant envers les autres que je m'appliquerai, avec ressentiment, des exigences élevées (réduire ma consommation, ma pollution, rouler à vélo...). La conclusion, c'est le ressentiment.

Dans la version française, je voterai pour un parti pro-DD... mais je chercherai ensuite à échapper moi-même aux contraintes imposées par toutes sortes de tricheries et j'en voudrai à ceux qui ne respectent pas le contrat ! La conclusion, c'est la méfiance.

Dans un cas comme dans l'autre, il est à craindre que la politique verte ne soit pas très stable dans le temps et que l'on se tournera vite vers des comportements d'étourdissement dans les marchandises et la consommation pour oublier la peur auto-centrée.

Quatrième pseudo-solution : La science et l'égalisation économique

Si l'*apartheid* à quelques-uns est impossible à tenir, une solution pourrait être de vivre un « *apartheid collectif* » et de demander à la science et à la technologie des solutions « clé sur porte », par exemple en aidant les petits salaires par des avantages fiscaux ou des incitants à l'achat de produits et matériaux labellisés « DD ».

Et si tout le monde ne joue pas le jeu ? Et bien, mon action individuelle ne reformera rien et je retournerai à la fête frivole ou à la tentation contraignante.

Si nous ne sortons pas de la logique productiviste, l'effet rebond entrera en jeu : même si tout le monde accepte l'option d'une éco-voiture, celle-ci consommera moins. Elle coûtera moins cher... et je pourrai en acheter une seconde : le résultat-pollution total sera pire encore !

Quelle authenticité ?

Pour éviter toutes ces fausses pistes, il est impératif que la majorité d'entre nous adopte une démarche d'authenticité inspiratrice. Mais comment faire, si l'on reste incapable de dépasser sa peur auto-centrée, incapable d'entrer dans un juste désir que l'humanité dans son ensemble « réussisse » ?

L'inévitable jeu de la contrainte collective devra être double. Les obligations légales sanctionnées seront nécessaires. Mais elles devront être soutenues et trouver leur justification dans une démarche d'éducation et de sensibilisation. Ce sera une pédagogie de la juste crainte. Ce sera aussi une pédagogie du juste désir.

Les vraies solutions

Dépasser une peur auto-centrée pour s'orienter vers une authenticité inspirée et un juste désir nécessite sans doute de ne pas en rester à la matérialité de la vie, de rechercher un « plus que la vie » dans la vie. En ce sens, ce n'est pas vers l'idée d'un juste commerce que nous tournerons ici nos regards mais vers celles d'auto-limitation et de re-localisation. Cela passera aussi par le réexamen de la richesse, de la place de l'homme dans l'univers et de la « véritable lutte sociale ».

La transcendance

Rechercher un « plus que la vie » au sein de la vie, c'est s'orienter vers un au-delà de nos préoccupations vitales. Vers un « quelque chose » qui aiguillonne et justifie notre crainte pour l'humanité, notre peur que, dans la situation actuelle, elle ne perde son « âme ». Vers une transcendance.

Il y a cependant un risque à éviter : celui de croire à une transcendance tellement séparée qu'elle nous amène à dévaloriser, voire à mépriser le monde... et à ne faire aucun effort pour le transformer. C'est dans ce sens que l'on peut entendre Marx parler de l'opium du peuple.

Un autre risque consiste à croire si peu (ou pas du tout) à la transcendance que l'on valorise bien sûr le monde, mais que l'on se valorise surtout soi-même au point de faire primer la rivalité sur la solidarité. La juste posture vis-à-vis de la transcendance, Christian Arnsperger la voit ainsi : « *croire dans la nécessité d'un sauvetage de la planète et de ses habitants au nom d'une « plus que vie » dans laquelle on croit mais dont la qualité sera affectée par ce que nous aurons fait durant notre existence terrestre* ».

Bref, si l'on suit Arnsperger, les enjeux profonds du DD semblent inséparables des enjeux spirituels, voire religieux. Il s'agit, dans notre action, de rendre manifeste ce au nom de quoi nous désirons survivre, cette « plus que vie » qui inspire à la fois la crainte (la peur de perdre notre connexion avec elle) et le désir (car nous voudrions instamment l'atteindre).

Le doux commerce

Plusieurs économistes d'aujourd'hui, même s'ils sont soucieux de justice et d'égalité (on peut penser par exemple à l'Indien Amartya Sen), sont convaincus des vertus libératrices du marché. En intégrant toutes les sociétés au grand marché mondial, on apporterait une solution à tous les dysfonctionnements (mais ne s'agit-il pas plutôt de contradictions ?) actuels, sociaux comme écologiques. « *Doit-on a priori leur donner tort ?* », questionne Christian Arnsperger. Au fond, dans cette vision du « doux commerce » qui nous structure depuis quelques siècles, pourquoi ne pas tenter de réformer l'OMC (Organisation Mondiale du Commerce) ? Pourquoi ne pas essayer de réformer la Banque Mondiale et le FMI (Fonds Monétaire International) ? Ou

tenter de créer d'autres régulations du commerce mondial, de promouvoir le commerce équitable ?

Cette vision d'un commerce mondial plus équilibré n'a de chance d'aboutir que si nous abandonnons le cœur même de ce qui nous fait effectivement participer au commerce : « *notre compulsion rapace d'extraction, d'appropriation et de consommation* ». Et de fait, si notre visée est de vouloir associer tous les peuples de la terre à notre mode de vie à nous, notre action va se réduire à une entreprise de destruction à grande échelle ! Ici également, la mathématique est implacable : si chaque citoyen du monde modelait sa consommation sur celle du citoyen des États-Unis, c'est sans doute entre six et neuf planètes Terre qui seraient nécessaires... Or, nous n'en avons qu'une.

La fête est finie

Il est étonnant que « *le simple fait suivant ne nous précipite pas dans une catatonie profonde* » : les échanges mondiaux actuels ne sont déjà soutenable qu'à court terme et encore, moyennant une destruction de la planète à moyen terme. Prétendre les intensifier et rêver pour tous d'une participation égale et équitable, c'est programmer activement le suicide de l'humanité.

De plus, ce vaste commerce, réputé pacificateur et porteur de développement pour tous, n'a été rendu possible que par le pétrole. Or, cette matière première énergétique abondante et à bas prix est en voie d'épuisement... De ce point de vue, force est de conclure que nos deux siècles d'expansion des échanges économiques ne sont, dans l'histoire des hommes, qu'une parenthèse en voie de se refermer ! Et avec elle se clôt sans doute tout doucement le rêve d'une souveraineté alimentaire et énergétique de tous basée sur la division du travail productif et sur des moyens de transport relativement bon marché !

Ce sont en tout cas des vues présentées par le géologue Richard Heinberg. Elles ont le mérite d'aider les humains à ne pas se voiler la face sur les enjeux les plus difficiles qu'ils aient jamais rencontrés. En somme, le pétrole et le gaz se sont formés dans le passé géologique par des processus très lents que nous comprenons bien aujourd'hui. Ils représentent des ressources naturelles limitées et qui s'amenuisent peu à peu. Nous sommes devant la fin prochaine du pétrole. Et nous sommes face à l'impossibilité de le remplacer par des énergies renouvelables. En effet, le rapport combustion/performance de ces derniers est très médiocre au regard de celui du pétrole...

Notre modèle du développement par le marché mondial doit dès lors être repensé. En effet, il ne sera plus tenable d'exporter massivement des denrées pour acquérir des devises permettant d'acquérir d'autres denrées. Le maillage planétaire des flux commerciaux devant permettre une souveraineté alimentaire à tous s'envole à jamais avec l'épuisement du pétrole.

Quant on sait par ailleurs à quel point la compétition pour le contrôle de l'accès au pétrole fut centrale dans la géopolitique du XX^e siècle, on peut penser que la raréfaction de cette ressource, comme celle de l'eau, nous prépare à des conflits violents pour la possession des dernières gouttes. Penser, et frémir. À moins de parvenir à nous réorganiser autrement...

Retour du protectionnisme ?

Heinberg souligne fortement qu'une parcellisation des communautés de vie sera une conséquence inévitable de la fin du pétrole. Il faudra bien, contraints et forcés, réinventer ou revitaliser des réseaux d'échange et d'entraide plus locaux et réserver les dernières ressources pétrolières aux échanges réellement nécessaires.

Pour lui, deux dynamiques doivent se mettre en place d'urgence si l'humanité veut éviter les conflits alimentaires et énergétiques. Les nations les plus « voraces » (dont nous faisons manifestement partie) devront se contraindre à une réduction drastique de leur consommation d'énergie et d'alimentation... ainsi qu'à une diminution du nombre d'habitants (décroissance démographique). Sans quoi nous irons droit à des impasses géopolitiques majeures. D'autre

part, toutes les nations devront rapidement re-localiser et re-communautariser (à des échelles infranationales) les activités de production et d'échange.

Ce qui est décrit ici n'est pas de l'ordre d'un protectionnisme de nature idéologique. Il s'agit d'un constat : les deux seules voies pour reconquérir une véritable souveraineté alimentaire et énergétique sont l'auto-limitation et la re-localisation. Dans ce contexte – et dans ce contexte seulement – de réduction des rythmes et des distances, la recherche d'énergies renouvelables a un sens. Ces dernières sont en effet absolument incapables de permettre à l'humanité de soutenir les rythmes et les distances que les énergies fossiles ont seules rendus possibles.

« À défaut de pouvoir physiquement planétariser l'alimentation et de pouvoir l'arracher aux griffes du profit (notamment dans le chef des secteurs capitalistes de l'agroalimentaire et du pétrole), le pari de la re-localisation économique semble le plus sensé à moyen et long terme », concluait Christian Arnspurger.

Et la richesse, alors ?

L'objectif de la richesse semble donc bien de plus en plus hors de portée. Mais nous avons vu que celle-ci ne représentait qu'une pseudo-solution. Pourtant, au fond, qu'est-ce qu'être riche ? L'anthropologie et l'histoire nous apprennent que l'homme précapitaliste conçoit la richesse comme le fait de posséder suffisamment en travaillant le moins possible. Les sociétés dites primitives sont celles d'une grande simplicité. Chez elles, l'être ne passe pas par l'avoir. Nous nous sommes écartés de ce modèle : pour nous, posséder, ce n'est plus seulement avoir des choses, c'est avoir de l'argent. Et l'argent me permet d'organiser le travail de ceux qui n'ont pas d'argent en fonction de mes intérêts propres. L'être passe donc chez nous par le pouvoir.

Et qu'est-ce que le pouvoir ? C'est la possibilité de se projeter dans l'avenir en maîtrisant les choses et les gens. Avoir du pouvoir, c'est détenir assez de ressources matérielles et monétaires pour commander l'énergie d'autrui et la canaliser vers mon projet. Pour employer des mots quelque peu savants, l'homme primitif vivait dans la *Présence* tandis que nous vivons dans la *Projection*. Depuis que nous sommes dans cette Projection, nous vivons dans un présent qui est un lien aléatoire entre un passé qui n'est plus et un avenir qui n'est pas encore, et que nous renverrons au passé dès qu'il se présentera. L'homme primitif, lui, ne tire pas son être du contrôle qu'il croit exercer sur l'avenir : il le tire du non-contrôle qui lui fait habiter la présence du moment présent...

Ainsi, d'une part la présence s'efface pour faire place au projet, ce qui implique le contrôle sur la nature et sur le temps (mais quel temps ?), et d'autre part, ce projet s'incarne dans des réalisations matérielles. Être riches devient pour nous assurer la croissance de l'avoir à travers la maîtrise d'autrui.

Deux moteurs du capitalisme

La croissance et la globalisation s'expliquent ainsi. La globalisation n'est rien d'autre que l'accomplissement de l'idée de croissance. Et la croissance est enracinée dans la victoire du *Projet* sur la *Présence*. La globalisation, c'est la volonté d'accéder à tous les marchés pour y faire prévaloir « mon » projet au détriment de tous les autres. Il n'y a dès lors rien d'étonnant au fait qu'elle ait été opérée, armes à l'appui, par des pouvoirs étatiques voulant divertir la richesse mondiale au profit de leurs propres citoyens (tous ?). Pas étonnant non plus tous ces discours politiques qui présentent la croissance et la globalisation comme remèdes à des problèmes... qu'elles engendrent elles-mêmes. C'est, dit Christian Arnspurger, le « *résultat direct de plusieurs siècles de promotion de la richesse comme pouvoir de projection de l'égo* ».

Egocentrisme

L'objectif n'est pas ici d'insister sur l'aspect péjoratif du terme « égocentrisme », mais seulement sur son sens étymologique : le fait de mettre son ego personnel (et collectif ?) au centre de tout. De se regarder et de se vivre soi-même comme le centre du cosmos.

Généralisé à une culture entière, l'égoïsme a eu les effets calamiteux que l'on connaît. Prenez des consciences qui sont restées bloquées au stade de l'égoïsme, mettez-les en présence sur ces « lieux » que l'on nomme marchés et vous obtiendrez la lutte capitaliste pour le pouvoir. C'est cela notre conception de la richesse, c'est la maîtrise égoïste du monde. Il s'agit d'une catastrophe pas si naturelle que cela, une maladie spirituelle mortelle.

Pourtant, vouloir s'arracher à la misère, n'est-ce pas un « bien », une qualité ? Oui. Mais il s'agit de ne pas confondre misère et pauvreté. La misère est un dépouillement cruel et subi. La pauvreté est un dépouillement serein et choisi. Ne confondons pas non plus richesse et opulence. C'est parce que l'Occident dans lequel nous sommes tombés confond depuis longtemps richesse et opulence que nous croyons être riches alors que nous nous effondrons sous des tonnes de biens matériels. Cette opulence, elle, risque d'interdire l'accès à la vraie richesse.

Simplicité

Le paradoxe est que nous avons voulu des objets pour nous simplifier la vie, alors que, souvent, ils ne font que nous encombrer. Ivan Illich parlait en ce sens, dès les années 70, de « détour contre-productif » : c'est lui qui a calculé que si l'on comptabilisait tout le temps passé à gagner l'argent pour s'acheter une voiture, tout le temps des entretiens et réparations... sans compter les embouteillages, on arriverait à une moyenne de 7 km/h ! Moins rapide qu'un vélo !

Obsédé par l'angoisse de la misère et favorisé par toute une série de conditions propices (climatiques et géographiques), l'Occident nous a fait entrer dans une aventure industrielle qui nous a amenés à nous écarter de la simplicité à laquelle nous aspirons pourtant profondément.

Le cœur de la démarche vers cette « autre richesse », c'est de réduire la *Projection* et de retrouver la *Présence*. Toute autre démarche ou réflexion ne nous mènerait jamais qu'à des critiques sans cesse ressassées de l'économie, critiques ressassées qui ne font en fait jamais que perpétuer au niveau des discours l'emprise de cette même économie.

Réduire la projection, mettre de côté son égo qui se nourrit du pouvoir que lui donne l'avoir, c'est être riche, être simple. Heureuse nouvelle ? Non, horrible nouvelle. Parce que notre monde égotique est bâti sur l'opulente misère du pouvoir et que ce monde va disparaître. Et notre égo, puisque cela a été sa vie, est sa vie, ne veut pas de cette disparition ! La lutte va être terrible !

La véritable lutte sociale

La véritable lutte sociale va se situer sur trois grands axes qui coïncident avec l'abandon de l'égoïsme à l'origine de la modernité capitaliste.

Le premier axe est celui des grands principes éthiques : nous devons d'urgence changer de culture économique, politique et sociale. Ces grands principes sont l'éthique de la simplicité volontaire, l'éthique de l'allocation universelle et l'éthique de la démocratie radicale.

Le second axe est celui des changements de comportement. Il ne faut pas croire à l'efficacité intrinsèque des incitants économiques ou financiers : une écotaxe par ci, une autre par là ne modifieront jamais notre niveau de conscience. Sans rien imposer à autrui, nous pouvons nous imposer des « exercices spirituels » : sans pétrole, que vais-je faire ? Comment me déplacer ? Que manger ? Comment organiser notre vie quotidienne ?

Le troisième axe est celui des soutiens sociaux. Promouvoir les trois éthiques, nous adonner à de précieux exercices spirituels fera de nous ce que Christian Arnsperger appelle des « militants existentiels ». Or, pour être efficace et parce que nous sommes des « animaux collectifs », cette militance ne peut être solitaire. Elle exige des collectivités et des communautés. Il s'agirait donc là de « ressusciter » les idéaux monastiques et communautaires pour repenser des *communautés existentielles critiques* qui permettront de

militer par l'exemple. On peut peut-être rappeler ici qu'à l'Université Libre de Bruxelles, un philosophe athée est en train d'étudier la *Règle de saint Benoît*...

Jacques Lambotte,
formateur permanent au Cefoc

Pour aller plus loin

Pour mieux comprendre la pensée de Christian Arnsperger :

Christian ARNSPERGER, *Critique de l'existence capitaliste*, Paris, Cerf, 2006.

Christian ARNSPERGER, *Ethique de l'existence post-capitaliste*, Paris, Cerf, 2009

Pour une discussion critique :

Karl MARX et Friedrich ENGELS, *Manifeste du Parti communiste*, traduction de C. Lyotard, Livre de Poche n° 3462, spécialement les pages 83 à 97.

Pour approfondir les questions de l'énergie, de l'eau et leurs répercussions géopolitiques :

Richard HEINBERG, *Pétrole : la fête est finie!*, Paris, Demi-Lune, 2008.

Pour un approfondissement des notions de présence/absence/projection :

Maurice BELLET, *Je ne suis pas venu apporter la paix...*, Paris, Albin Michel, 2009.

Pour réfléchir et travailler ce texte en groupe

1. *Regards sur l'expérience personnelle et en groupe :*

- a. Quelle est la place de la réflexion sur le Développement Durable dans votre vécu quotidien ? En quoi vous et vos proches vous sentez-vous concernés ?
- b. Pensez-vous que vous pouvez faire quelque chose ? Seul(e) ? En groupe ?

2. *Lecture du texte*

3. *Réactions :*

- a. Qu'est-ce qui vous frappe dans ce texte ?
- b. En quoi vous aide-t-il à (mieux) comprendre la problématique ?
- c. Ces idées vous semblent-elles éclairantes quand vous revenez à votre quotidien ?
- d. Qu'y avez-vous trouvé d'important pour votre recherche ? Y avez-vous trouvé matière à vous engager plus avant ?